

La Vie Internationale

Les Dieux ont soif

18 juillet

La chute de Béria a produit une forte émotion. Chacun y est allé de son interprétation. La plupart se contredisent. On ne sait rien de sûr, sinon que cet évènement ou un autre règlement de comptes entre les deux candidats à la dictature devait un jour ou l'autre éclater. Et ce n'est pas le dernier du genre. Ce qui est très probable, c'est que l'armée pour se débarrasser de la puissance policière a aidé Malenkof à abattre Béria. Mais dans l'armée elle-même il y a des rivalités. D'épuration en épuration quelque Bonaparte devrait l'emporter. Le peuple russe ne restera pas dirigé par un comité anonyme. Le parti pour l'instant joue des militaires les uns contre les autres jusqu'au jour où il sera dominé lui-même.

Pour tirer quelque lumière, le mieux est d'étudier les articles et communiqués de la «Pravda». Ils nous enseignent plusieurs choses : d'abord l'existence de courants nationalistes dans les diverses républiques soviétiques, tendances séparatistes contre la centralisation du parti et la domination de Moscou. Béria aurait aidé ces courants sur lesquels on entend revenir. D'autre part pour flétrir un personnage de la taille de Béria, on a provoqué force meetings particulièrement en Russie Blanche, en Ukraine et dans les pays baltes, ce qui prouve que les responsables dans ces régions avaient grand besoin d'être convaincus. Comme Béria avait partout de ses créatures, on devait craindre des résistances et peut-être des révoltes. Enfin en accusant Béria d'avoir cherché à rétablir le régime capitaliste on admet que la chose n'a rien d'in vraisemblable et que l'actuel système est discuté.

Conséquence en politique extérieure.

Ce qui nous intéresse c'est de savoir si la Russie soviétique est affaiblie par l'évènement et si sa politique extérieure en sera modifiée. Rien n'autorise à le penser. La longue lutte de Staline pour le pouvoir n'a pas empêché la puissance militaire des Soviétiques de se développer. Quant à la politique étrangère elle demeure aux mains de Molotof qui n'est pas candidat à la dictature et qui poursuit ses plans avec Gromiko et Malenkof. Jusqu'ici d'ailleurs, depuis la mort de Staline il y a eu de changements dans l'imagination des diplomates étrangers, que dans la réalité on ne saurait parler d'un tournant sinon verbal.

D'après les réactions du Foreign Office et certains commentaires de personnages influents du Quai d'Orsay, nous avons l'impression que Winston Churchill a été victime d'une mystification assez habile de la part du Kremlin. Malik a dû le persuader que Molotof était disposé à un règlement général au cours d'une conférence à quatre et que lui, Churchill, était le seul homme qui pouvait préparer les esprits à une coexistence pacifique et durable à charge d'en convaincre les Américains ; le but qui au début a été parfaitement atteint, était de provoquer un conflit entre Américains et Anglais sur l'orientation de la politique internationale, de semer le doute parmi les tenants de l'alliance atlantique et de réveiller les espoirs des nationalistes du continent. Churchill a dû s'apercevoir qu'il avait été joué et s'est fait porter malade. La conférence qui se termine à Washington entre Dulles, Bidault et Salisbury a eu pour objet de remettre les choses en ordre.

La conférence des trois à Washington.

Le communiqué final montre assez clairement qu'une certaine harmonie est rétablie entre les grands occidentaux. La conférence à quatre à l'échelon ministériel et non plus gouvernemental y est appelée d'un vœu pieux pour la fin le 6 septembre, c'est-à-dire après les élections allemandes, après, espéret-on, le maintien d'Adenauer au pouvoir. D'ici là on attendra une réponse russe, qui se fait attendre, aux invitations antérieures pour discuter de la réunification de l'Allemagne et du traité autrichien. La formule américaine en l'occurrence qu'il est urgent d'attendre s'est imposée. De plus la note aux Soviétiques est rédigée de façon telle qu'il est embarrassant pour les Russes d'y répondre.

Les Soviétiques prendront-ils une initiative avant le 6 septembre, date des élections dans la république de Bonn ? C'est ce que tout le monde ignore. L'armée européenne elle aussi demeure à l'ordre du jour comme un vœu pieux. On verra à l'automne si elle demeure opportune.

La question d'Indochine.

Plus pressant est le problème indochinois. Les Etats-Unis soupçonnent la France d'un chantage ; une aide accrue ou l'abandon d'une position qui ne présente, à plus ou moins longue échéance, plus d'intérêt suffisant pour la France seule.

Et là-bas l'automne apportera non des conférences, mais des combats, qui pourraient n'être pas heureux. De plus on entend des voix particulièrement autorisées en France parler des négociations avec Ho Chi Minh personnage d'ailleurs symbolique dont on ne sait s'il exerce toujours une autorité, si même il existe encore. Négocier sur quoi ? ce ne pourrait être que sur notre départ. Il n'y a point en Indochine de ligne de démarcation comme en Corée et Bao Dai n'est pas Syngman Rhee. Tout au plus pourrait-on obtenir des Vietnams qu'ils ne nous infligent pas un nouveau Dunkerque. Encore n'aurait-on aucune garantie que les nationalistes eux-mêmes au Tonkin et au Cambodge ne nous infligerait pas. Même les partisans de la France seraient tentés, devant notre retraite de faire de la surenchère pour se concilier la faveur des nouveaux maîtres.

Quant à lier le problème indochinois à celui de Corée, Russes et Chinois l'ont formellement rejeté et d'ailleurs rien n'indique que les négociations pour la paix en Corée qui doivent suivre un armistice qui n'est toujours pas réglé, aboutiront à un accord. Les Sino-Coréens peuvent très bien reprendre, à Tokio ou ailleurs, les procédés qui ont fait durer deux ans les pourparlers de Pan Mun Jon. Ne cherche-t-on pas pour l'Indochine, comme pour la Conférence à quatre, à donner aux opinions impatientes le sentiment qu'on partage leurs désirs et qu'on cherche un règlement conforme à leurs vœux, sachant fort bien qu'à moins d'évènements imprévus en Extrême-Orient les diplomates n'ont aucun moyen d'aboutir et que la guerre continuera qu'on le veuille ou non.

Il n'y aurait qu'un espoir : si les militaires russes hostiles à l'expansion chinoise en Asie avaient le pouvoir d'appuyer les vues occidentales pour un modus vivendi en Extrême-Orient ce qui serait, comme l'a dit Paul Reynaud, dans l'intérêt même de la Russie et conforme à sa politique traditionnelle. Il faudrait pour cela que le mythe de la domination communiste ait disparu de l'U.R.S.S. (comme on accuse Béria d'avoir cherché à le faire). Une évolution de ce genre supposerait que déjà un Bonaparte a succédé à Staline. Nous n'en sommes pas là. Pour l'instant Corée et Indochine sont deux plaies ouvertes que seule la volonté des rouges a le pouvoir de guérir.

CRITON.